

Edouard qui, la veille au soir, était parti inquiet et troublé arriva rayonnant, et resta en extase devant la jeune fille, et ce fut avec un frémissement de bonheur qu'il effleura de ses lèvres le front si pur de sa fiancée.

Mathilde fit un effort sur elle-même pour dissimuler sa mélancolie et accorder au pauvre garçon l'aumône d'un sourire. On eût dit que son visage ne portait plus aucune trace des douloureuses émotions produites par la scène de la maison de santé.

Mais ses pressentiments n'étaient rien moins que dissipés. Ce que l'on prenait pour de la joie n'était que de la résignation et du dévouement. Elle souffrit d'autant plus qu'elle s'efforçait davantage de dissimuler sa souffrance.

A mesure que le moment fatal se rapprochait, elle sentait croître son malaise et son agitation.

En arrivant à la mairie du septième arrondissement, en descendant de voiture, elle tremblait de tous ses membres.

—Qu'avez-vous, chère Mathilde ? lui murmura tout bas Edouard effrayé.

—Rien, mon ami, balbutia-t-elle avec un sourire forcé... Je suis heureuse... très heureuse.

Mais la lividité de ses traits démentait trop éloquemment ses paroles !

En montant les marches du grand escalier conduisant à la salle des mariages, elle fut obligée, pour ne point défaillir, de s'appuyer sur le bras du vieux parent qui lui tenait lieu de père.

—Comme elle est pâle ! se chuchotaient les curieux.

—Elle a l'air d'une condamnée marchant au supplice !

—Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est pas à la noce !

—Et voilà ce qu'on appelle un brillant mariage ! ajoutait une femme d'ouvrier... Pauvre petite ! Comme je la plains ! Je ne voudrais pas être à sa place !

—Eh bien, moi, répliqua un jeune homme, c'est à la place du marié que je voudrais bien être ! Six millions ! Il paraît qu'elle a six millions !... Et jolie, par-dessus le marché !...

—C'est pas les millions qui font le bonheur ! A preuve, cette belle enfant !... On la marie malgré elle... Malheureuse victime !...

—Qu'est-ce que vous chantez-là ?... C'est un mariage d'amour.

—Ma parole ! On ne s'en douterait guère...

Ces propos arrivaient jusqu'à l'oreille d'Edouard, qui ne pouvait s'empêcher de frissonner...

On procéda aux formalités d'usage. Le magistrat municipal marmotte d'une voix indifférente les articles du Code civil. Puis on arrive à la double et solennelle question qui va décider de deux existences humaines.

Déjà Edouard a prononcé d'une voix ferme le "oui" décisif.

C'est le tour de la future... En ce moment, il se passe dans l'âme de Mathilde quelque chose d'extraordinaire : il lui semble que son cœur va se briser. Un voile couvre sa vue. Elle éprouve une indéfinissable sensation d'angoisses, de terreur.

Et pourtant c'est bien de son plein gré qu'elle est venue enchaîner sa vie à celle d'Edouard Marquais !

Le maire se voit obligé de répéter une seconde fois la question.

—Mademoiselle Mathilde Moublant, consentez-vous à prendre pour légitime époux M. Edouard Marquais ?

Un sentiment d'anxiété se peint sur toutes les physionomies.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

## LES DRAMES INCONNUS

### PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

#### XXII.

—Voici la coulouvre qui fascine son oiseau, pensa-t-il, voyons s'il aura le courage de résister.

Ajoutons que, tout en observant, le chevalier avait bien soin, en même temps, de se tenir près de M. de Jozèdes, pour que son voisinage empêchât le procureur d'ouvrir l'enveloppe que sa main fiévreuse tâta, à tout moment, sur le drap de son habit.

En voyant M. d'Armançis se courber devant son regard, une immense joie de triomphe éclaira les yeux de la comtesse puis, sur ses lèvres, se dessina un sourire de dédaigneuse indifférence pour la révolte de cet esclave qui voulait fuir et qu'elle était certaine de faire revivre, plus humble, pour reprendre sa chaîne.

Tout ce que nous venons de détailler avait duré quelques secondes à peine, car ce fut, pour ainsi dire, dès le second pas du jeune homme dans le boudoir que Mme de Gabrinoff s'écria d'un ton qui, malgré sa colère, n'accusait que la surprise :

—Comment ! vous en costume de voyage ? vous partez donc aussi ?

—Oui, madame. J'ai annoncé mon départ pour profiter de la compagnie de M. de Saint-Dutasse, répondit d'Armançis en cherchant à affermir sa voix.

—Alors, messieurs les fugitifs, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un excellent voyage, dit la veuve en se tournant, souriante, vers le pique-assiette auquel s'adressait la moitié de la phrase.

En recevant le sourire et le souhait de la comtesse, le chevalier poussa aussitôt un gros soupir.

—Ah ! madame ! fit-il, que ce voyage serait vingt fois délicieux si nous avions le bonheur de...

—De m'emmener avec vous, n'est-il pas vrai ? achève Berthe.

—Vous l'avez dit.

—C'est un bonheur... puisque bonheur il y a... dont vous vous privez par votre faute, messieurs. Pourquoi êtes-vous si pressés ?... Si vous vouliez attendre deux mois.

—Comment, madame, dans deux mois vous serez à Paris ! s'écria de Saint-Dutasse avec un transport de ravissement.

Mais, tout en remuant des yeux extasiés, l'exgardo du corps se disait :

—Bon ! je comprends pourquoi elle laisse envoler son oiseau !

En entendant la comtesse parler de venir à Paris, le visage du jeune homme s'était décomposé, et telle était l'expression nouvelle qui l'anima que M. de Saint-Dutasse, profondément étonné, se fit cette réflexion :

—Ah ça, mais... ce n'est pas de la satiété, qu'il éprouve pour sa déesse... c'est bel et bien de l'horreur.

Comme le chevalier, Mme de Gabrinoff avait vu quel changement subit s'était opéré dans la physionomie de M. d'Armançis, mais elle resta calme. Seulement la colère devait lui gronder au cœur, car, si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, un léger et remblentement agitait sa voix quand elle reprit :

—Oui, messieurs, mon intention est de m'éloigner de ce